

Vendredi Saint 2017

La mort du Seigneur est unique, en raison de celui qui meurt et du sens de cette mort, mais elle est aussi la mort d'un homme, semblable à chaque mort humaine.

Rien ne pourra retirer le scandale de la mort ; Jésus n'a pas fait comme si cela n'était rien : nous avons entendu son émotion rapportée, il y a quelques jours, lors de la proclamation de l'Évangile de la résurrection de Lazare.

De même pour sa propre mort : il ne vit pas comme un stoïcien, mais dans de grands cris et dans les larmes, affirme la Lettre aux Hébreux.

« Pendant les jours de sa vie dans la chair, il offrit, avec un grand cri et dans les larmes, des prières et des supplications à Dieu qui pouvait le sauver de la mort, et il fut exaucé en raison de son grand respect » Hb 5, 7.

Oui, la mort sera toujours scandaleuse, même si, pour certains, par grâce, par psychologie, par fatigue de la vie aussi, la mort est attendue et même souhaitée, vécue dans une certaine paix, mais ceci concerne la personne qui meure, rarement sa famille et son entourage.

Il y a dans chaque mort une fin radicale. Une fin qui est celle d'un instant, mais aussi une fin qui s'inscrit dans un temps plus ou moins long pour les personnes qui entourent un mourant.

Certains espèrent la « mort douce ». Elle peut l'être si on peut atténuer des souffrances physiques, si on peut aussi, surtout par l'amour, l'amitié, la prière, la présence, apaiser les angoisses du cœur, mais la mort, en elle-même, ne sera jamais douce, elle est toujours scandaleuse et douloureuse.

L'écrivain italien Erri de Luca écrit ces mots, dans son dernière livre, *La nature exposée* : « La fin du monde coïncide et se répète avec la mort de chacun. Le ciel se repliait comme un rouleau en même temps que ses rôles » p. 153.

Je poursuis la lecture d'autres lignes de ce beau livre. L'art, ici la littérature, ne rend pas beau ce qui n'est ni l'est pas, autrement dit la mort, mais l'art aide toujours à voir au-delà, à voir la profondeur des choses.

« Avait-il froid ? Il était sûrement parcouru de frissons, en perdant sa chaleur en même temps que son sang. Il avait soif à cause de l'hémorragie. Il avait de la résistance, il resta en vie plus longtemps que les deux autres.

Il avait quelque chose à dire : les pardonner, non pas les deux condamnés, mais tous les autres. Il demandait à la divinité d'absoudre les assassins. Et lui ? Il les avait absous, mais ça ne lui suffisait pas. Il devait obtenir le pardon suprême.

Sa requête, étouffée par sa faible respiration due à la position comprimée de son thorax, monta comme une vapeur.

Personne avant lui n'était allé jusqu'à la limite d'une telle requête : les pardonner. Ces mots élèvent sa mort au rang de sacrifice. Sans eux, la croix reste la poutre de supplice d'un innocent [...].

Après les paroles du crucifié, la poutre devient une rampe de lancement pour les générations. Elles devaient être dites depuis ce lieu. Elles ne fonctionnent pas du haut d'une chaire ou d'une estrade. Il faut monter sur un échafaud pour les prononcer » Erri de Luca, *La nature exposée*, p. 40...41.

Par ces mots, Erri de Luca exprime comment, pour lui, chacun peut chercher à donner sens à ce qui ne peut n'en avoir aucun.

Oui, la mort est bien une fin, un scandale, une souffrance inextinguible, pourtant, chacun peut essayer d'en faire un moment porteur de sens.

Pour le Seigneur, sur la croix, c'est la parole de pardon qui donne tout son sens à sa mort, et qui en contredit l'absurde.

Il ouvre un avenir à ce qui en est pourtant la suppression.

Pour nous, bien entendu, rien de semblable, mais vous avez sans doute entendu des témoignages montrant, qu'assez mystérieusement, des agonisants ont voulu aller jusqu'au bout de quelque chose, ou encore réparer ce qui devait l'être.

C'est un père ou une mère qui attend que ses enfants qui s'étaient éloignés, et pas seulement géographiquement, se rassemblent autour de lui ou d'elle pour tendre une main et expirer ; et combien d'autres faits, petits et grands, que chacun ici pourrait rapporter pour l'avoir vécu ou se l'être entendu dire.

La mort du Seigneur vient alors interdire et mettre à mal une des tentations les plus dangereuses qui font chuter l'homme, la tentation du non-sens de la vie, un non-sens dont le non-sens de la mort ne serait que l'expression la plus forte.

C'est aussi pour cette raison que la mort du Seigneur est un combat, parce que rien n'y est facile, parce que la manière dont Dieu est présent et parle est bien étrange et peu perceptible.

Pardon pour les hommes, remise de lui-même au Père, c'est ainsi que le Seigneur désigne ce qui est certainement la manière dont notre propre mort, lorsqu'elle surviendra, peut prendre sens, et surtout peut porter du fruit.

Avec vous, je prie pour que le Seigneur, le moment venu, que ce moment intervienne demain ou dans quarante ans, ceci m'importe à vrai dire assez peu, donc, je prie le Seigneur non pas pour qu'il retarde ce qui ne peut l'être, mais je le prie pour qu'il me donne d'être encore un disciple à ce moment-là, qu'il m'aide alors à mettre encore mes pas dans ses pas, en lui à me remettre au Père.

*Mgr Pascal Wintzer
Archevêque de Poitiers*

Vendredi saint 14 avril 2017 – Cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul à Poitiers